

CHRÉTIENS DANS LEUR TEMPS

A notre époque, il convient d'avoir le cœur sur la main et de prouver son engagement humanitaire. Dans ce domaine, l'Eglise a quelques siècles d'avance : le fondateur des Restos du cœur n'est pas Coluche, mais saint Vincent de Paul. Nos contemporains se soucient de l'avenir de la planète. S'ils lisaient la Bible, ils s'apercevraient qu'elle contient des textes qui confèrent une valeur surnaturelle à la nature : l'homme est appelé à être le protecteur de la Création. Les chrétiens, en conséquence, sont de très anciens écologistes. Les actuels désastres de l'environnement ont d'ailleurs donné naissance à un mouvement « catho-écolo », courant encouragé par Benoît XVI, qui ne cesse de mettre en garde contre les dérives d'une économie fondée sur le seul profit à court terme. Dans un autre registre, notre temps, saisi par le culte du corps, se pique de faire l'amour à temps et à contre-temps. Saint Alphonse de Liguori (1696-1787), saint patron des confesseurs et des moralistes chrétiens, mettait déjà en valeur le rôle du plaisir dans les relations charnelles, et Jean-Paul II a écrit une véritable théologie de la sexualité. Une vérité bien éloignée de la doxa médiatique pour qui, c'est entendu, les cathos sont coincés.

On pourrait multiplier les exemples. A ce qui apparaît comme une scie (« catho = ringard »), faut-il rétorquer que les cathos sont modernes ? Le parti pris serait tout aussi inepte, s'agissant d'abord d'un milieu qui n'est pas univoque (unis par la foi dans le Christ, les catholiques sont divisés par nombre de réalités terrestres), et s'agissant ensuite d'une religion dont le but premier n'est pas d'obéir à la mode : « *Mon royaume n'est pas de ce monde* », dit l'Écriture. Sur le plan esthétique, certains catholiques préfèrent l'art médiéval, d'autres la création contemporaine ; les uns aiment prier dans les églises ou les couvents du XIII^e siècle, d'autres se recueillent volontiers dans ces édifices du XX^e siècle pensés par Gaudí ou Le Corbusier. Chercher à les opposer ou à les départager par rapport à leur commune identité chrétienne n'a pas de sens. De même que Dieu est éternel, le christianisme est à la fois hors du temps et de tous les temps, ce qui se comprend aussi comme : de ce temps.

JEAN SEVILLIA



A Paris, un édifice cistercien du XIII^e siècle, le Col

L'Eglise catholique et un certain art moderne et contemporain ont en commun une triple certitude : l'invisible existe, il se manifeste dans le visible sans lui être réductible, et cette révélation toujours renouvelée doit être explorée sans relâche. Et ce, sans souci des convenances

– par convenance, on entend toute forme obsolète dans laquelle notre entendement limité souhaite emprisonner le mystère. Faire fi des convenances ne veut pas dire envoyer paître l'initiation. Si l'art en général suppose une éducation préalable des sens et de l'esprit, condition nécessaire à toute faculté de distinguer, que dire



Le Collège des Bernardins
- situé à proximité de
Notre-Dame de Paris et de la
Sorbonne - a accueilli
récemment une installation
de Claudio Parmiggiani
(labyrinthe en verre brisé).

mporain

cathos croient aussi en lui

lège des Bernardins, est devenu un haut lieu de l'art contemporain. Paradoxe ? Pas si sûr.

de l'art du XX^e siècle, moderne et contemporain ? Qui peut, sans préalable, prétendre différencier un monochrome de Klein d'un papier peint Vénitien ? Voir l'invisible dans une toile de Kandinsky ? Capter la perception du temps sédimenté dans une affiche lacérée de Jacques Villeglé ? Percevoir le travail de la mort dans les cada-

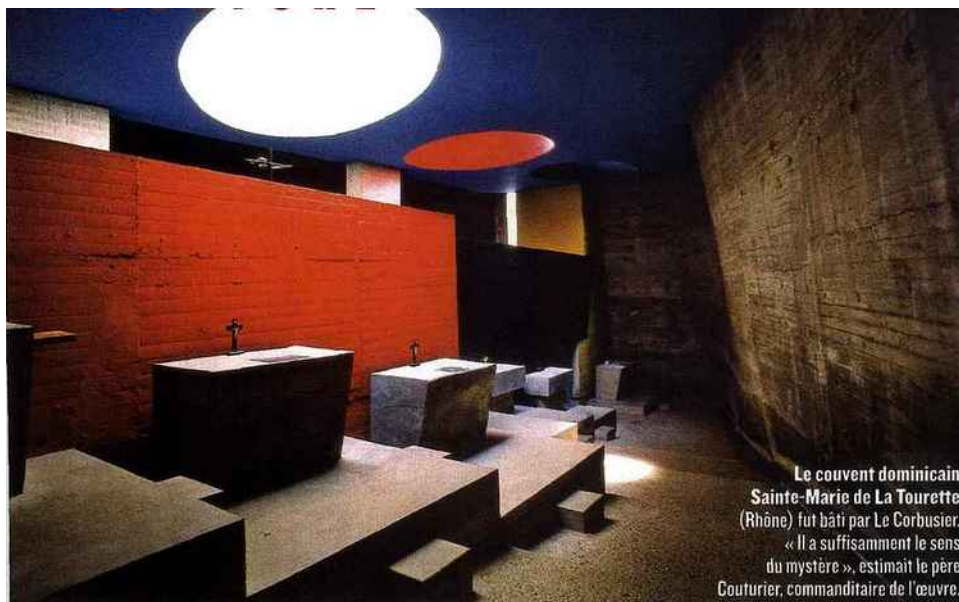
vres formalisés de Damien Hirst ?

C'est pourquoi, s'il faut prendre l'art contemporain au sérieux en se donnant les moyens d'y entrer, il faut aussi lui donner les moyens d'apparaître. Cela suppose des lieux privilégiés où le recueillement nécessaire à l'expérience artistique est rendu possible.

Certaines galeries et musées le font avec talent. C'est leur rôle. Rien de surprenant. En revanche, il est un endroit, au cœur de Paris, dont la nature, l'origine et la vocation semblent a priori peu compatibles avec l'art ultracontemporain et qui a pourtant placé ce dernier au cœur de sa mission.

Ce lieu est un bâtiment cister-

cien du XIII^e siècle. Renouant avec sa vocation première, le Collège des Bernardins, inauguré par Benoît XVI, a rouvert ses portes en septembre 2008. Il se veut espace d'échanges culturels, réservant une place importante à l'art contemporain sans concessions. « Notre fil directeur est la question de l'avenir de l'homme, explique Vincent ..



Le couvent dominicain Sainte-Marie de La Tourette (Rhône) fut bâti par Le Corbusier.
« Il a suffisamment le sens du mystère », estimait le père Couturier, commanditaire de l'œuvre.



RETRANSCRIRE DANS L'ART LA PROFUSION DE LA CRÉATION DIVINE

... Aucante, son directeur. *Le Collège souhaite une programmation artistique ancrée dans le monde contemporain qui soit une école du regard libre.* » L'art contemporain y a donc toute sa place. Depuis leur ouverture, les Bernardins ont accueilli, par exemple, des installations de Claudio Parmiggiani. « *Certains lieux ont une énergie, ils palpitent, d'autres pas,* résume l'artiste. *Si l'on fait un trou dans le mur de n'importe quelle cathé-*

drale du Moyen Âge, il en sort du sang ; si l'on fait un trou dans le mur d'un musée, il n'en sort rien. »

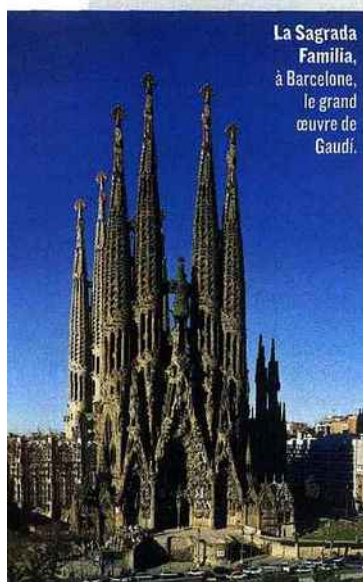
Ses réalisations (labyrinthe de verre brisé, empreinte spectrale d'une bibliothèque sur un mur, cloches entassées à l'abandon) suscitent l'angoisse de la perte et soulignent le silence de Dieu.

On a pu voir ensuite les recherches picturales de Gérard Titus-Carmel, déconstruisant le retable d'Issenheim afin d'explorer l'entrelacs esprit-matière.

Puis, cet automne, une installation-exposition sur le thème de la cellule, réalisée par Nathalie Brevet et Hughes Rochette. Déclinant la polysémie du mot (cellule monacale, carcérale, organique), les artistes ont redéfini l'espace de la sacristie en travaillant les volumes et les lumières. Ils ont ainsi fait apparaître la richesse signifiante (passée et à venir) du lieu et de sa vocation.

Cette association peut paraître

déconcertante voire contre nature à tous ceux qui considèrent le catholicisme comme le bastion d'une pensée réactionnaire et l'art contemporain comme la pointe la plus avancée de notre modernité. Pourtant, les points communs existent. La relative ignorance que chacun des protagonistes a de l'autre en est un ! Pour bon nombre de catholiques, l'art contemporain est une immense imposture où règne la subjectivité la plus ..



La Sagrada Família, à Barcelone, le grand œuvre de Gaudí.

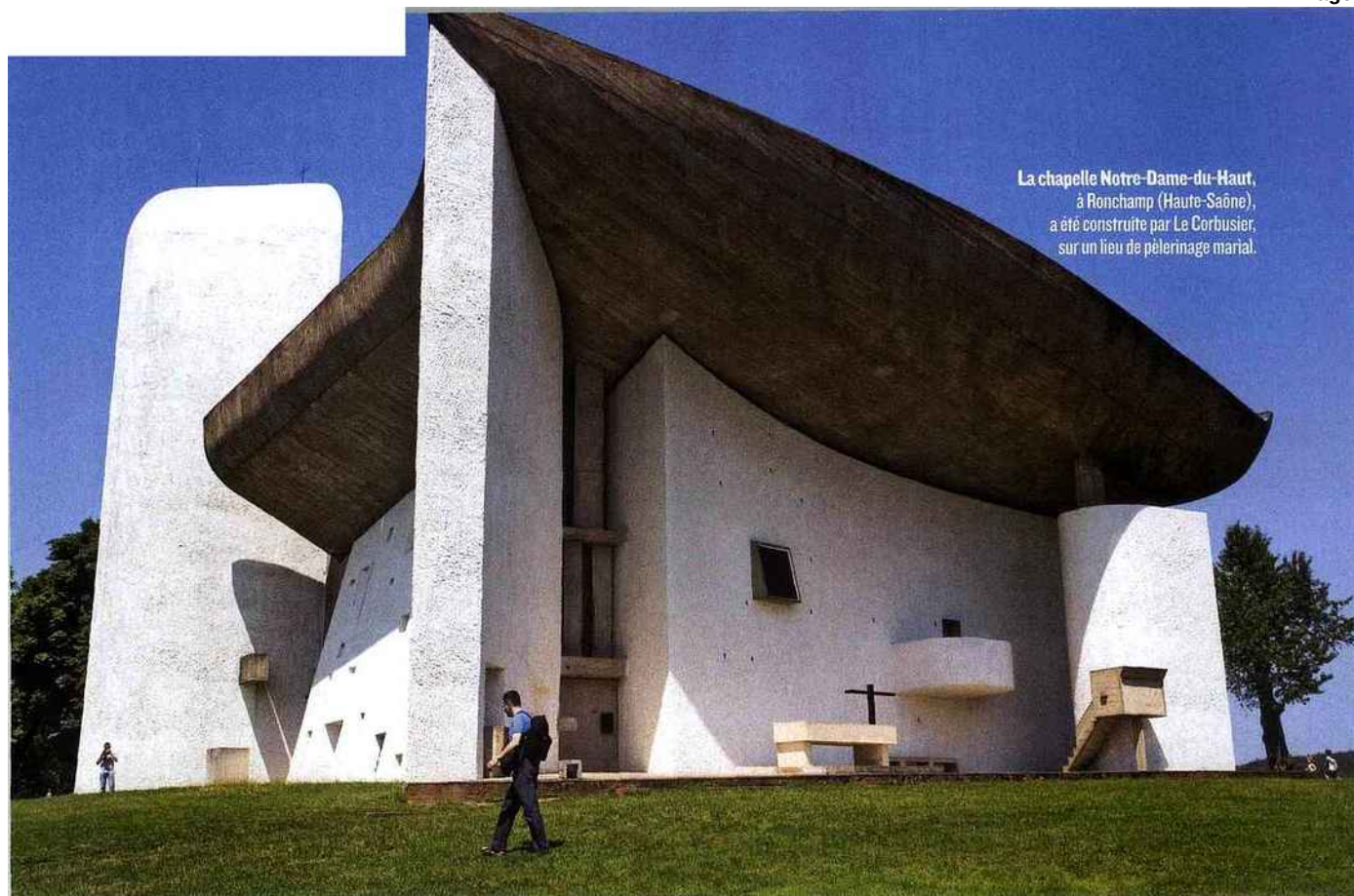
Bénis soient les bâtisseurs contemporains

Quels points communs entre la luxuriance des formes, les courbes infiniment mêlées, les explosions de couleurs de la Sagrada Família à Barcelone, d'une part, et le culte des lignes droites, l'épuration de la forme, l'abstraction des volumes de l'église Saint-Pierre à Firminy, de la chapelle Notre-Dame-du-Haut de Ronchamp ou du couvent Sainte-Marie de La Tourette, d'autre part ? Par ailleurs, quel rapport entre Gaudí et Le Corbusier ? Apparemment aucun. Le premier est né au milieu du XIX^e siècle et fut un catholique marqué par le modernisme ; le second, né à l'aube du XX^e siècle, agnostique, fut le promoteur d'un purisme architectural quasi constructiviste. Pourtant, tous deux furent en leur temps des novateurs, des créateurs, des modernes

désireux de transmuter les formes anciennes en nouvelles, quitte à déclencher l'ire de leurs contemporains. Et tous deux furent soutenus ou appelés par l'Eglise pour mettre leur génie au service de la révélation. Gaudí finira presque en haillons, dans les rues de Barcelone, en butte à tous les abandons, mendiant de quoi finir son grand œuvre : retranscrire dans la pierre et les formes de la Sagrada Família l'infinie profusion de la création divine. Le Corbusier s'efforcera, lui, de faire naître au cœur de ses réalisations ce silence « dans lequel les religieux placent Dieu ». Ces deux architectes atypiques et géniaux illustrent les rapports que l'Eglise a entretenus avec la ou les

modernités architecturales. Outre le travail accompli par les Dominicains et leur revue *L'Art sacré*, dans l'immédiat après-guerre, ce lien s'est récemment manifesté avec la restauration, à Paris, du Collège des Bernardins, confiée à Jean-Michel Wilmotte et Hervé Baptiste, architecte en chef des Monuments historiques. Un nouveau et éclatant témoignage de la volonté de l'Eglise de poursuivre un échange et un dialogue avec la modernité la plus exigeante, sans craindre l'ignorance ou le conservatisme de ses fidèles comme de ses détracteurs. **P.C.**
À lire : *La Tourette-Le Cinquantenaire. Rencontre Le Corbusier-François Morellet* (Bernard Cheuveau éditeur, 128 p., 96 illustrations, 30 €).





La chapelle Notre-Dame-du-Haut, à Ronchamp (Haute-Saône), a été construite par Le Corbusier, sur un lieu de pèlerinage marial.

UN CONSTAT COMMUN : LA MATIÈRE PEUT ÊTRE SPIRITUALISÉE



Avec « Cellula », les artistes Nathalie Brevet et Hugues Rochette ont redéfini l'espace de la sacristie des Bernardins

... arbitraire. Et, pour la plupart des amateurs d'art contemporain, le catholicisme reste une doctrine réactionnaire, à la limite de l'obsolescence, dont le rapport à l'art se limite à une instrumentalisation pédagogique de type saint-sulpicien. Or, il faut aller plus loin. Les fidèles sont en général également ignorants de leur propre paroisse. On n'insistera pas sur la connaissance très limitée que la grande majorité des catholiques ont de leur religion. Mais on est tout autant surpris de la connaissance très superficielle que les prétendus amateurs d'art contemporain ont de leur univers. En dehors de quelques banalités rhétoriques sorties des catalogues d'exposition, ils sont en général muets et bien incapables, par exemple, de vous conter la dialectique figuration-non-figuration-transfiguration. L'une des raisons assez piquantes de cette relative ignorance est qu'il y a aussi peu de pratiquants chez les uns que

chez les autres et que, dans les deux cas, la fonction décorative a hélas pris le pas sur la réalité substantielle et l'expérience spirituelle.

L'importance de l'expérience

Au-delà des similitudes sociologiques, il existe, entre l'art du XX^e siècle et le catholicisme, une parenté plus profonde. Tous deux accordent à l'expérience la même importance car tous deux admettent (pour des raisons différentes) que la matière puisse être spiritualisée : que le verbe se fasse chair dit à tout le moins cela. Et donc que, à travers le visible, celui de l'œuvre ou celui de l'œil, puisse apparaître ou disparaître une vérité autre qui ne se réduise ni aux apparences, surfaces et reflets ni aux conventions toujours provisoires – qu'elles soient sociales ou esthétiques. Tous deux croient donc à une présence en excès qu'il s'agit de manifester et d'explorer, sans

se laisser arrêter par une forme ou un genre historiquement déterminé. C'est parce que Kandinsky n'a pas pu trouver dans les formes traditionnelles de la représentation qui l'avait précédé (un moulin hollandais, une vache de Rosa Bonheur, une baigneuse de Renoir, par exemple) le moyen de représenter cet excès de présence, qu'il a inventé l'abstraction. C'est parce que l'incarnation est toujours en train de se réaliser, de se manifester et qu'elle excédera toujours nos représentations, qu'un catholique croira à la nécessité d'en inventer de nouvelles afin de l'explorer et de l'éprouver toujours davantage.

Art contemporain et catholicisme peuvent donc se rencontrer. Au Collège des Bernardins, notamment, pour peu qu'ils se souviennent de cette phrase de saint Paul que ne renierait aucun des visionnaires de l'art moderne et contemporain : « *Si ton œil t'empêche de voir, arrache-le.* »

■ PAULIN CÉSARI

Didier Decoin : « La Bible est une aventure inouïe »

Membre de l'académie Goncourt, l'écrivain publie un « Dictionnaire amoureux de la Bible », le plus moderne des textes anciens.

Le Figaro Magazine – Le conteur que vous êtes rend la Bible extraordinairement vivante. En quoi continue-t-elle de parler aux hommes d'aujourd'hui ?

Didier Decoin – Au contraire du Coran, dans lequel l'islam entend la parole même d'Allah, scrupuleusement transcrite par Mahomet, la Bible n'a pas été écrite par Dieu sauf, à la rigueur, la Loi « dictée » à Moïse. En fait, la Bible est un livre profondément humain, écrit par des hommes à l'intention d'autres hommes. Les Evangiles eux-mêmes, qui sont les textes sans doute les plus exactement proches de la parole de Dieu, n'en sont pas moins l'œuvre d'êtres humains. Je trouve bouleversant que Dieu nous ait confié la responsabilité inouïe de « Le » raconter et de « Le » faire parler, sous son inspiration, sous sa « rédaction en chef ».

Quel est son enseignement le plus actuel ?

Peut-être le rappel insistant que l'être humain n'a de sens (et donc d'existence) que relié à d'autres hommes. Au fond, l'aventure inouïe que relate la Bible commence par une condamnation sans appel de la solitude : « *Le Seigneur Dieu dit : Il n'est pas bon que l'homme soit seul ; je vais lui faire une aide qui sera son vis-à-vis* » (Gn 2, 18). Ce mot de « vis-à-vis » est pour moi une des clés de la Bible.

Quel est le livre biblique qui vous touche le plus ?

Sans hésitation, le livre de Job, parce qu'il pose la question lancinante par excellence, celle qui résonne à travers toute l'histoire humaine : pourquoi la souffrance du juste, de l'innocent ? Ce livre entrouvre une porte : la réponse existe, quelqu'un la connaît, et ce quelqu'un est Dieu. Cette idée est clairement exprimée à la fin du livre, lorsque YHWH « engeule » Job dont les plaintes sont apparemment autant d'insultes à la toute-puissance du Créateur. Et Dieu de rappeler à Job les merveilles de sa Création, depuis les plus vertigineuses – les mystères de l'Univers – jusqu'aux plus attendrissantes, la naissance des faons, leurs premières gambades dans les prés.

Parmi les nombreuses figures qui

peuplent la Bible, laquelle vous est la plus chère ?

Je suis profondément ému par la fille de Jephthé. Son père a fait vœu, s'il gagne une bataille décisive, de sacrifier à YHWH la première créature vivante qui, lors de son retour victorieux, sortira de sa maison. Hélas ! c'est sa propre fille qui vient à sa rencontre... On n'échappe pas à un vœu ; Jephthé doit égorger sa fille. Et voici où l'histoire devient sublime : la pauvre enfant ne se révolte pas contre un sort aussi cruel, elle demande seulement à son père de la laisser partir deux mois dans la montagne en compagnie de ses meilleures amies pour dire adieu à la vie. La Bible ne nous relate pas ces deux mois, mais je me plais à les imaginer, partagés entre l'insouciance joyeuse propre à des jeunes filles qui font du « camping » dans des paysages de rêve, et les atroces bouffées d'angoisse de la petite condamnée à mort.

En quoi la Bible peut-elle être considérée comme notre « mythologie » occidentale ?

La Bible n'est pas « *l'histoire légendaire de personnages divins ou semi-divins* » – c'est une des définitions du mot mythologie –, car elle ne met en scène qu'un seul « *personnage divin* » aux prises avec une inépuisable multitude d'hommes et de femmes. Loin d'être bâtie sur des pilotes légendaires, elle est une figuration amplifiée et/ou métamorphosée du réel ainsi qu'un ensemble de livres utilitaires : elle est née à Babylone lors de l'Exil, lorsqu'il s'est avéré vital d'offrir une espérance d'avenir au peuple juif, en lui rappelant que son histoire essentielle était celle d'une alliance avec un Dieu jaloux mais fidèle. La Bible est allégorique, ça oui, mais je ne la ressens pas – car c'est un livre qui se ressent – comme mythologique.

■ PROPOS RECUEILLIS PAR RÉMI SOULIÉ

Dictionnaire amoureux de la Bible, de Didier Decoin, Plon, 664 p., 24,50 €.

Cardinaux à la page



Le cardinal Oscar Rodríguez Maradiaga.

Il joue du piano, de la guitare, du saxo, de l'accordéon et danse la bossa-nova... mais il n'est pas une star de la variété. Il parle anglais, français, italien, allemand et espagnol... mais vous ne le verrez ni à Hollywood, ni à Cinecittà, ni à Babelsberg. Oscar Andrés Rodríguez Maradiaga a un physique de héros de soap opera, mais au petit écran, il préfère la grande liturgie. Créé cardinal par Jean-Paul II en février 2001, il est le seul prince hondurien de l'Eglise. Et avec lui, ça décoiffe ! Ses prises de position contre la corruption, les dérives du capitalisme, ou en faveur des plus démunis d'Amérique latine lui valent d'être escorté en permanence par un garde du corps. Son discours direct et anticonformiste ne l'empêche pas d'être fréquemment cité parmi les papabili pour la succession de Benoît XVI. Dans l'Eglise d'aujourd'hui, Maradiaga n'est pas une exception. Dans *Les Robes rouges*, Caroline Pigozzi dessine les portraits de 20 dignitaires qui combattent la guerre ou l'oppression, participent à la modernisation de leur religion, ou contribuent à rapprocher de Rome les communautés les plus éloignées du Vatican. Le conservatisme et l'ambition leur sont étrangers et l'apparat de leur fonction ne les condamne pas à l'inaction. L'auteur a rencontré des éminences rayonnantes et conquérantes qui échappent aux clichés habituellement collés à leurs soutanes. **JÉRÔME BÉGLÉ**

Les Robes rouges, de Caroline Pigozzi, DDB/Plon, 469 p., 23 €